90° vers la droite

A nouveau en cavale. Sans regret. Je sais ce que je risque. L'inspecteur ne me fera pas de cadeau cette fois. *Profite mon gars, profite !*, me suggère l'instant présent qui s'égraine à chaque bouffée d'oxygène en semant sur mes traces les secondes d'une liberté volatile. Plénitude du moment dans la fraîcheur automnale d'une forêt séculaire qui m'attire dans les replis de son intimité par la magie de quelques parfums enivrants. Feuilles de chênes et bogues de châtaigniers, glands, racines, écorces et brindilles se mêlent aux senteurs de l'humus que je respire profondément le nez à terre sans me soucier des convenances. J'avance. Sur un sol humide transpercé d'une armée de roseaux en faction. Prudence. Derrière le clapotis léger de l'eau stagnante, un bruit de moteur qui s'essouffle : le vieux pêcheur s'est assoupi dans ses vapeurs de carpes et de gardons frais. Je longe l'étang à tâtons jusqu'à cette main qui me fait signe ; celle de la neuvième victime égorgée la veille. Son corps à demi baigné de nénuphars accueille pléthore de larves et d'insectes, aussi c'est avec force précaution que je plonge ma langue dans sa plaie béante. Ivresse d'exhalaison cadavérique, régal d'une viande faisandée au grand air, plaisir intense de la chair en résistance que je ne peux m'empêcher de goûter. Ce n'est pas la puanteur qui me dérange, mais le cri terrifiant du pêcheur me dévisageant de ses yeux ronds au milieu des pistils en cigare : je décampe illico, peu m'importe ce qui l'a conduit à passer la tête de mon côté des roseaux.

Pas le temps d'aller bien loin. Rapidement les sirènes des polices criminelle et scientifique sifflent leur venue aux poumons du domaine de Meudon, tandis que leurs furieux gyrophares giflent en cadence un crépuscule au bord des larmes. Puis les véhicules s'engouffrent dans l'allée du Tronchet pour freiner aussi sec les uns au cul des autres. Les portières claquent, les flics s'agglutinent autour du vieil homme qui pointe aussitôt sa canne à pêche dans ma direction pendant que les techniciens ratissent déjà le périmètre de la scène de crime en raison du déluge qui s'annonce. Un grand moustachu en duffle-coat rejoint le médecin légiste auprès du mort, observe, écoute,

constate, soupire et marmonne. Je reconnais la voix de l'inspecteur, qui entame sa rengaine pour la neuvième fois en six semaines :

_ Individu de sexe masculin, entre trente et cinquante ans, gorge profondément mutilée, présence d'une inscription au sang sur ses vêtements à hauteur de poitrine : « DIX »… Pas de doute, on a *encore* à faire à « l'égorgeur de Meudon ».

_ Les similitudes sont nombreuses en effet, acquiesce le Dr Mizamboate, mais regarde ceci.

_ Tiens !, l'inscription est incomplète.

_ Tout juste Roger, il manque la lettre X.

_ X comme 10 en chiffres romains, or cette victime est la n°9 : il peut s'agir d'un message du meurtrier pour signifier qu'il prend sa retraite avant de commettre son dixième meurtre.

_ Ou le X est invisible à l'œil nu, proteste l'homme de sciences, à cause d'une immersion prolongée dans l'eau qui l'aura dilué ; nous serons fixés après analyses du tissu de sa chemise.

_ Ou alors… !, s'enthousiasme l'inspecteur, le meurtrier a été dérangé pendant qu'il signait son crime ! Rends-toi compte Charles : cela impliquerait l'existence d'un possible témoin oculaire, quelle veine !

Charles Mizamboate lève les yeux au ciel, noir.

Les vents contradictoires mêlent à la pluie les squames d'une forêt écorchée vive, libérant tous ses arômes. Une odeur lointaine m'interpelle. Là-bas, dans la ville, ce quartier, cette rue, cette enseigne, cet homme fort matinal qui transpire le sang de son labeur, cette odeur. Le boucher de l'avenue Jacqueminot plante son hachoir sur le billot et sort un à un ses couteaux. Avec ce temps de chien, il ne s'attend guère à faire un gros chiffre d'affaires mais ça ne fait rien, il aiguise consciencieusement ses lames comme toujours. Puis il troquera son tablier maculé de graisse et de sang contre un tout blanc avant d'ouvrir aux clients. Pour l'heure l'arme en main va et vient sur le fusil, le métal crisse, le torchon lisse l'inox, la brillance reflète en coin son éclat qui glisse sur le tranchant puis traverse le verre en sueur et me perce l'iris. Ebloui, je ferme la paupière et c'est alors que le boucher surprend mon demi regard espion. Il brandit

un couperet à côtelettes et m'adresse un sourire de tordu en me rendant mon clin d'œil ; je me tire.

Les premiers effluves d'arabica planent sur la cité débordante de mauvaise humeur. Il doit être dans les 7h. Je crève de froid, mes os se noient dans le caniveau qui charrie feuilles, rats et détritus le long de l'avenue en pente qui mène à ma planque. J'arrive enfin rue de l'Abbaye. A gauche du portail verrouillé, les puissantes lianes de glycine ont fait sauter les soudures du grillage. Autour de moi, personne. J'emprunte l'étroit passage et file direct au sec par un soupirail de la cave gavée de tout et n'importe quoi : coffres et bouquins crasseux, bibelots kitch, lampe rétro, cellophane à bulles, tiges de fer, clefs moyenâgeuses, chaudron de cuivre, vieilles godasses usées, noix de coco vides, clown marionnette, landau du XIXème siècle, fécule de pomme de terre dans une bonbonnière en porcelaine et quantité d'autres choses désuètes qui embaument le souvenir d'une enfance douloureuse au pays des ancêtres.
La première fois que Jean-Louis m'a surpris dans son sous-sol, il n'avait strictement rien dit. Un regard, une pause, à peine. Il était descendu choisir une bouteille de Sauternes. En remontant il avait laissé la porte ouverte, comme une invitation, que j'avais déclinée. Mon flair de fuyard avait détecté un truc louche, le fumet de la trahison derrière celui des crustacés, la possibilité d'un guet-apens ou je ne sais quoi d'étrange et d'inconnu dont je devais me méfier. Je compris le lendemain en m'aventurant à l'étage qu'il s'agissait de l'odeur corporelle de son jeune ami rencontré sur un tournage, empreinte d'exotisme et de mystère.

Jean-Louis ne parle jamais à personne et c'est au moyen de pictogrammes imprimés sur des cartes bristol qu'il communique avec le jeunot devenu son « assistant » à domicile. Un demi-cercle pour la tête au-dessus d'un arc qui figure les bras, le petit rond au bout de l'un illustre la boisson, les deux verticales parallèles dessinent les jambes et l'ensemble dit : « apporte-moi à boire ». A chaque carte sa requête, le jeu est complet. Ainsi Jean-Louis reste muet.
Pourtant je sais tout de lui rien qu'en l'écoutant penser. Pas besoin d'un sixième sens, il suffit de savoir observer les silences qui tournent en boucles sur son visage, les ravages de blessures contenues qui sillonnent et balancent tout au passage de leurs creux et

déliés. Parfois je l'entends rêver avec son corps qui se tend, se crispe et se tord, qui raconte sa première heure.

Jean-Louis n'a jamais prononcé la moindre parole, tout juste un cri : son premier. Et à forte raison puisqu'il est né sous les bombardements américains du 16 septembre 1943 à l'Hôtel-Dieu de Nantes. Sa mère Raymonde Bloyet, une couturière de 19 ans engrossée par erreur par un oncle indélicat, n'avait pas survécu : tandis qu'elle était en plein travail et que son enfant venait de passer la tête en ce monde, un impact d'une violence inouïe projeta sur eux tout un pan de mur avec vitres et gravats. Avec le vacarme assourdissant de l'explosion, la malheureuse n'a sans doute pas pu entendre la petite voix braillarde de son fils avant de s'éteindre. Peu de temps après, un interne trouva le petit en train de suffoquer entre les cuisses sanguinolentes de la défunte. L'homme horrifié parvint à extirper le nouveau-presque-né des entrailles de sa génitrice qui avait le crâne aussi largement ouvert que son bas ventre.

L'orphelin fut confié à l'assistance publique avec pour seul héritage les séquelles de son drame et le nom de sa mère. A l'âge de quatre ans, Jean-Louis Bloyet fut adopté par un couple désespéré de ne parvenir à concevoir, malgré l'ivresse toujours présente de la fin de la guerre qui les transportait maintes fois par jour au septième ciel. Ils avaient vu dans le mutisme du jeune garçon l'expression légitime d'une timidité naturelle à l'égard de son nouveau foyer et s'en étaient accommodés. Jusqu'au jour inespéré où Madame apprit qu'elle était enceinte, deux mois seulement après l'arrivée de Jean-Louis sous leur toit. Dès lors les choses se corsèrent pour lui, délaissé, oublié, considéré comme une charge superflue de travail et de tracas. Si bien qu'à la naissance du bébé, Jean-Louis fut abandonné aux vieux parents invalides de la mère pour leur tenir compagnie et aider aux tâches ménagères.
De son enfance il se rappelle les dépôts aqueux des mixtures médicinales au fond des verres, la puanteur des draps souillés, les bruits de bouches édentées qui aspirent bavent et régurgitent la soupe trop froide ou trop épaisse, le claquement des lacets de cuir sur ses fesses nues et surtout, oui surtout, ce terrible silence imposé qui n'en finissait plus de prolonger le malheur et l'ennui. Silence pendant la sieste, silence entre

les repas, silence toute la nuit, blanche à souhaiter voir venir son heure de reposer en paix.

Comme cela n'arrive jamais, il a coutume d'aller cueillir les bruits sauvages de la ville endormie pour enrichir sa collection ; à 67 ans, Jean-Louis est toujours l'un des meilleurs bruiteurs de sa profession, expert en postsynchronisation au studio *Digimage* de Boulogne et créatif de talent en matière de loufoqueries sonores vouées au doublage de cartoons undergrounds. Il n'a encore jamais fait de mauvaises rencontres au cours de ses escapades nocturnes et ce n'est pas la probable présence de « l'égorgeur de Meudon » dans les parages qui l'empêchera de sortir cette nuit. Moi encore moins ; je le suis à distance.

Il s'arrête parfois sur une bouche d'égout, s'accroupit, opère les réglages de son matériel à la lueur d'un lampadaire ou d'une lampe torche et enregistre les gargouillis caverneux des souterrains. Les bruissements de la végétation urbaine, le ronron d'une berline passant deux rues plus loin, le froissement d'un sac plastique coincé dans les branches d'un tilleul, la cavalcade sautillante d'une musaraigne au pied d'un container, le roulis métallique d'une canette vide sur le bitume, l'eau de pluie qui s'écoule en filet cristallin le long du trottoir, bifurquant à gauche avec le preneur de sons. Je pique un sprint pour ne pas perdre sa piste quand à l'angle de la rue je me retrouve nez à nez avec le boucher : je pile. Il me lance un regard noir !, sûr qu'il m'a reconnu. Je détale aussi vite que possible et soudain, dans ma course folle, j'entends des hurlements atroces provenant du quartier que je viens de quitter.

Inquiet, je passe le reste de la nuit à le pourchasser, dans mes rêves. « Toc, toc, toc ». Est-ce lui qui cogne à la porte ? J'ouvre les yeux : non. C'est son assistant qui me tapote de sa carte au *bonhomme assis* pour m'inciter à me lever, sa façon à lui de me dire : debout ! Puis il ouvre les rideaux et allume machinalement la radio, qui annonce que « l'égorgeur de Meudon aurait commis son dixième meurtre dans la nuit ».
Je retourne illico sur les lieux, qui fourmillent de policiers et de journalistes en effervescence. Ma curiosité est telle que je décide de franchir la bande de gel, profitant de l'agitation ambiante et des puissants flashs des appareils photos qui aveuglent les

enquêteurs. J'approche, lentement, jusqu'à pouvoir identifier Jean-Louis… Mais ce n'est pas lui.
_ C'est lui !, c'est Max !, crie un lieutenant à l'inspecteur Roger Roquette, qui se dévisse la tête vers moi et répond :
_ Attrapez-le !

Mais je suis déjà loin. Loin de cette rue, loin de ce quartier, loin de la ville. J'ai rejoins mon repaire le plus vaste et sans doute le plus sûr : la forêt de Meudon, qui sent si bon. Qui se pare aujourd'hui des fins nectars de contrées gorgées de soleil et de fragrances suavement épicées. J'hume cet air chargé de terroir et d'exotisme, j'avance au gré des courants, le nez en l'air, bien décidé à résoudre ce mystère…

J'en étais sûr !, je savais bien que ça sentait l'*assistant* ! Jean-Louis l'accompagne, sain et sauf. Quelqu'un d'autre est avec eux, un homme, au regard sournois, au sourire inquiétant, un charognard : le boucher. Que fiche t-il ici ? Que font-ils ensemble ? Jean-Louis a toujours son appareil de prise de sons en bandoulière, qu'il actionne et pose à terre. Il farfouille ensuite longuement dans sa poche, piquant à vif la curiosité du boucher qui se penche d'impatience. Jean-Louis effectue alors un geste franc et le boucher sait enfin de quoi il retourne : d'un revers de lame en travers de la gorge. Bien haut sous la mâchoire pour ne pas trancher les cordes vocales, pas tout de suite. Je comprends. Jean-Louis veut capturer l'ultime hurlement de sa victime, le plus puissant, le plus intense, le plus authentique souffle de libération d'une âme en souffrance semblable à celui que lancent aux oreilles du monde tous les nourrissons. Sauf lui. Du moins il n'en sait rien et ça fait trop longtemps que ça le tourmente, trop d'années qu'il craint ce même rêve mettant en scène l'enregistrement audio de sa propre naissance sur grand écran. Au fil des âges sa tête d'enfant a grossi, son corps s'est développé et c'est maintenant sa trogne d'homme mûr et mal rasé qu'il voit crever l'utérus de sa mère agonisante et lui défoncer l'abdomen jusqu'à s'extraire complètement par les ruines d'une vulve béante d'où s'écoulent un chapelet de boyaux et plusieurs litres de sang. Cent voix ont doublé la scène, depuis plus d'un demi siècle. Et c'est pour en finir avec cette torture chronique qui le rend fou que

Jean-Louis recherche la sienne, celle qu'il aurait, celle qu'il pourrait avoir si ce putain d'éclat ne lui avait pas sectionné les cordes dès ses premiers instants de vie.
Le boucher porte ses mains à son cou et pousse un cri épouvantable. Jean-Louis le renverse au sol et l'aplatit comme une escalope en y mettant toute sa fureur et sa frustration de ne pouvoir émettre aucun son. Sa force se décuple à mesure qu'il enfonce sa main dans le cou écartelé, attrape, secoue, vrille et tire d'un coup sec. Les hurlements se changent en balbutiements, puis en silence. Dans sa paume ouverte, Jean-Louis contemple le tronçon de larynx pourvu des cordes vocales que, pour la toute première fois, il est parvenu à extraire. Sa respiration se calme, il éteint son enregistreur et s'éloigne avec en main le précieux instrument qui, peut-être, lui procurera le paisible sommeil tant espéré.

Le jeune assistant a, comme moi, observé la scène sans broncher. Je ne connais pas son nom. D'ailleurs lui non plus ; ce n'est qu'un petit singe après tout. Un capucin, pour être précis. Il s'approche plus près du cadavre et penche la tête de côté, élève son bras au-dessus de l'homme et lui tapote le torse de son index : « toc, toc, toc ». Puis tourne la tête en tous sens. Ce sont, de toute évidence, ses cartes de communication qu'il cherchait puisque voilà qu'il se met à dessiner le pictogramme du *bonhomme assis* sur le buste du malheureux, avec son sang : un demi-cercle pour la tête au-dessus d'un trait horizontal pour faire les bras, enfin une croix représentant ses jambes en tailleur. Bien sûr le boucher ne se redresse pas et le petit singe finit par s'en aller.
Je contourne lentement le corps pour vérifier s'il vit encore quand je remarque un détail amusant : arrivé à 90° de ma rotation vers la droite du *bonhomme assis* tracé sur la onzième victime, le pictogramme rouge sang révèle une inscription en lettres latines : DIX.
Le D pour la tête, le I pour les bras, le X pour les jambes en tailleur.

Cette révélation vaut bien le risque de me retrouver à nouveau enfermé ! Je décide donc d'en informer l'inspecteur, que je retrouve en fin de journée au commissariat principal de la ville :
_ Wharff !

_ Max !, te revoilà enfin, me dit-il tout sourire en sortant de son tiroir une oreille de porc séchée, tandis que son collègue me détaille d'un air moqueur :

_ Regardez-moi cette tête d'andouille !, c'est tout potelé, c'est court sur pattes, ça se marche sur les oreilles… Quelle idée de choisir un basset, Roger, quelle idée ! Ce chien est un gag à lui tout seul, ha haa ! Il ne lui manque plus que la parole pour nous faire un sketch !

_ Et qu'aurait-il à raconter lieutenant ?, franchement, je vous le demande !

La maîtresse de Haïku le cocker